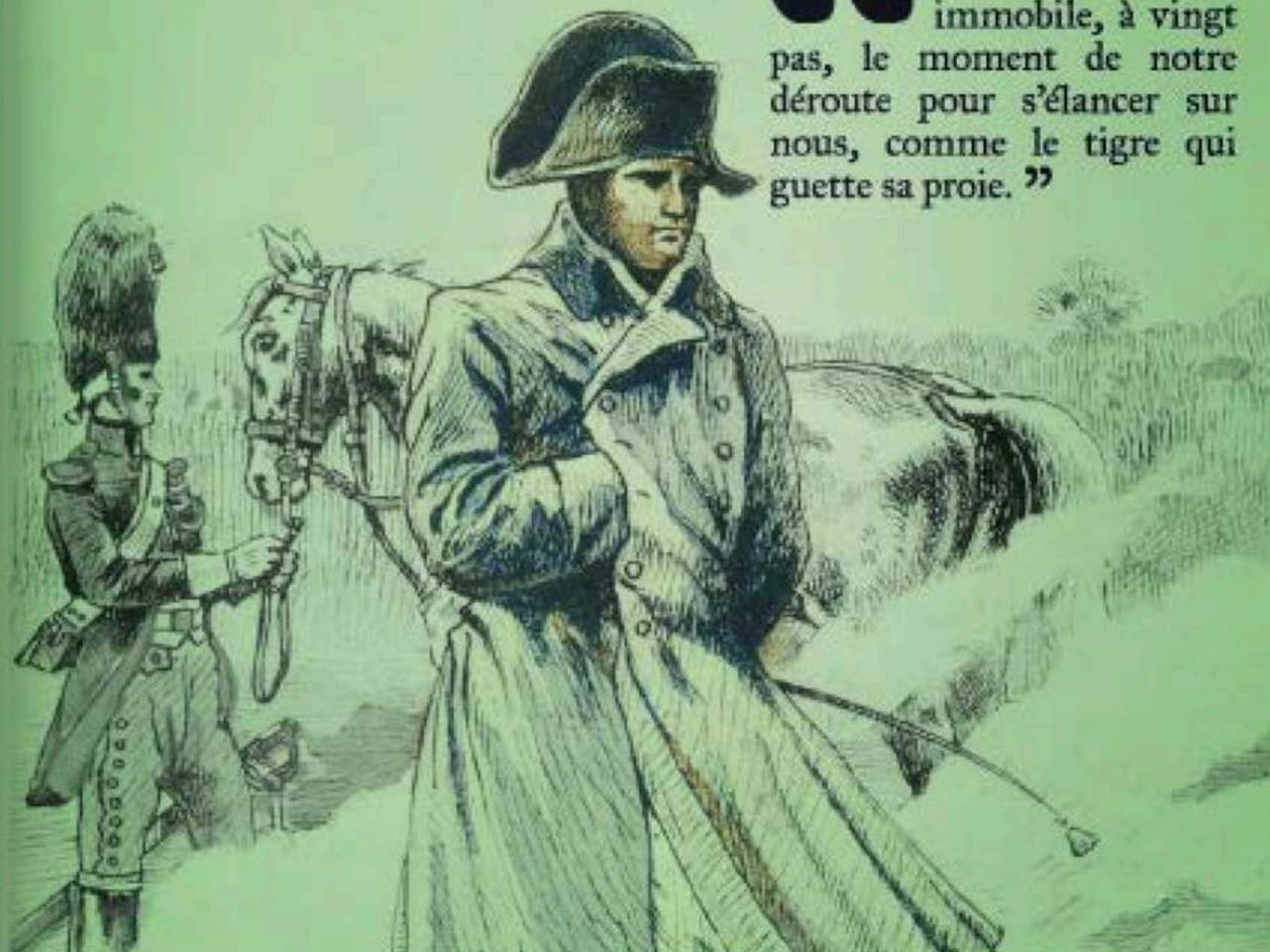


“ Une formidable cavalerie attendait immobile, à vingt pas, le moment de notre déroute pour s’élancer sur nous, comme le tigre qui guette sa proie. ”



CHRISTOPHE BOURACHOT présente

EN CAMPAGNE AVEC NAPOLÉON

— 1813 —

RÉCITS ET TÉMOIGNAGES



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC

Christophe BOURACHOT
présente

EN CAMPAGNE AVEC NAPOLÉON

1813

RÉCITS ET TÉMOIGNAGES



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC

◆ LE DÉBUT DE LA CAMPAGNE ◆

◆ DOUBLE PAGE SUIVANTE : *Les conscrits de 1813 au combat de Weissenfels, illustration tirée d'Histoire du Consulat et de l'Empire d'Adolphe Thiers. Au cours de la campagne d'Allemagne, les jeunes combattants de la Grande Armée firent preuve d'un courage qui marqua les contemporains.*

 DÉBUTS JUSQU'AU 1^{er} MAI

« C'étaient les premiers débris de la retraite de Russie, officiers et soldats arrivant isolément, couverts de vêtements délabrés, plusieurs mutilés par la gelée. »

JE me résignais à passer le reste de mes jours à Anvers, lorsque la nouvelle des désastres de l'armée française en Russie fut suivie par l'ordre, arrivé à la fin de l'hiver, en 1813, de mettre à la disposition du ministre de la guerre toutes les troupes d'artillerie de marine. Ces troupes devaient se réunir à Mayence, et ce fut dans les premiers jours de février 1813 qu'on retira de l'escadre les détachements d'artillerie qui y étaient embarqués pour les diriger sur cette ville.

Rester à Anvers lorsque mon régiment marchait à l'ennemi, c'eût été, à mes yeux, renoncer aux lauriers et à l'avancement. Impossible de rester en place, et résistant à toutes les représentations du commandant Coupe, directeur de l'artillerie de la place, qui voulait me garder auprès de lui, je me fis inscrire sur le rôle de la troupe qui partait. Bien me prit que ce départ ne fût pas différé, car deux ou trois jours après, M. Coupe obtint du ministère de la marine l'ordre de me faire rester à Anvers ; mais l'oiseau était déniché.

Mon père, que je ne consultai point, comme cela se comprend, ne voyait pas du même œil et avec le même espoir que moi la gloire des armes françaises et préférait de

beaucoup pour moi un service savant et plein de sécurité au service aventureux où j'allais risquer bras et jambes. Il vit mon escapade de fort mauvais œil.

De tels calculs n'abordaient pas mon esprit, et ce fut en héros d'avenir que j'entrai à Mayence, le 23 février 1813. Ce que je vis là était fait pour rabattre quelque peu mes fumées de gloire : c'étaient les premiers débris de la retraite de Russie, officiers et soldats arrivant isolément, couverts de vêtements délabrés, plusieurs mutilés par la gelée.

Telle était cependant la confiance qu'on avait encore en Napoléon qu'il ne venait en la pensée d'aucun de ces conscrits qu'on menait au carnage, et qui avaient sous les yeux un si décourageant spectacle, de douter des futures victoires.

Le maréchal Kellermann commandait alors à Mayence ; il ne nous laissa point entrer dans cette ville, mais nous fit rétrograder sur Kreutznach, où nous restâmes cantonnés pendant un mois environ, en attendant l'arrivée des autres troupes d'artillerie de marine venant de Brest et des autres ports. Au bout de ce temps, nous fûmes passés en revue et traversâmes le Rhin au commencement d'avril 1813, pour être réunis au corps d'armée aux environs de Francfort. Ce corps d'armée était le 6^e, commandé par le maréchal duc de Raguse, soit Marmont ; il se composait de deux divisions : la première, dont mon régiment faisait partie, était commandée par le général de division Compans ; la seconde l'était par le général Bonnet. Ce corps d'armée comptait en tout environ 16 000 hommes dont 14 000 environ d'artillerie de marine.

À cette époque, le 16 avril 1813, je fus nommé capitaine ; j'entrai donc en campagne à la tête d'une compagnie, ayant pour lieutenants deux jeunes officiers sortis de l'École de Saint-Cyr. On ne devait, malgré notre titre d'artilleur, nous faire faire que le service d'infanterie, et comme l'on complétait nos cadres, depuis longtemps négligés, les lacunes furent, provisoirement et pour le temps de notre service à terre, remplies en partie par des officiers d'infanterie.

J'avais pour chef de bataillon un excellent homme, nommé Prévile ; peu militaire, il avait fait ses campagnes à Paris comme officier chargé du recrutement de l'arme.

Ce fut aux environs de Naumbourg, ville située sur la route de Francfort à Leipzig, que notre premier bivouac eût lieu ; c'était le signal de l'approche de l'ennemi et ce ne fut pas sans émotion que je vis à deux lieues de là, à Weissenfels, les traces du bivouac de l'avant-garde russe qui s'était retirée à notre approche. Il y avait aux environs quelques cadavres laissés sur place à la suite d'une affaire qui s'était passée entre la division russe, commandée par Wintzingerode, et le 3^e corps français, division Souham, affaire de mauvais augure, car le maréchal Bessièrès, commandant la cavalerie de la Garde impériale et ami intime de Napoléon, y avait été tué par un boulet perdu.

Mémoires de Jean-Louis Rieu, Genève et Bâle, H. Georg, 1870. M. Rieu, sorti de l'École polytechnique en 1808, était alors capitaine au 1^{er} régiment de marine formant, avec le 32^e léger, la 1^{re} brigade (général Pelleport) de la 20^e division (général Compans) du 6^e corps.

MORT DU MARÉCHAL BESSIÈRES, DUC D'ISTRIE
1^{er} MAI

« Au fait, si un boulet de canon doit m'enlever ce matin, je ne veux pas qu'il me prenne à jeun ! »

LE 30 avril 1813, le quartier général impérial passa la nuit à Weissenfels. Le maréchal, qui commandait toute la cavalerie, y coucha également.

Déjeunant seul avec lui, le lendemain au matin, je le trouvais triste et fus longtemps sans pouvoir lui faire accepter un seul des mets que je lui offrais : il répondait constamment qu'il n'avait pas faim. Je lui fis observer que nos vedettes et celles de l'ennemi étaient en présence et que nous devions nous attendre par conséquent à une affaire sérieuse qui ne nous permettrait probablement de rien prendre de la journée. Le maréchal finit par céder à mes instances et prononça ces paroles singulières : « Au fait, si un boulet de canon doit m'enlever ce matin, je ne veux pas qu'il me prenne à jeun ! »

En sortant de table, le maréchal me donna la clé de son portefeuille et me dit : « Faites-moi le plaisir de chercher les lettres de ma femme. » Je les lui remis. Il les prit et les jeta au feu. Jusque-là le maréchal les avait toujours soigneusement conservées. M^{me} la duchesse d'Istrie me l'a assuré depuis en ajoutant que le maréchal, en la quittant, avait dit à plusieurs personnes qu'il ne reviendrait pas de cette campagne.

L'Empereur était monté à cheval, le maréchal le suivit. Son visage était si pâle et sa physionomie était empreinte d'une telle tristesse que j'en fus frappé. Me rappelant les paroles fatales que m'avait adressées le maréchal, je dis à un camarade : « Si nous nous battons aujourd'hui, je crois que le maréchal sera tué. » L'affaire s'engagea. Le duc d'Elchingen avait envahi le village de Rippach avec son infanterie ; le duc d'Istrie s'empressa de reconnaître le défilé dont l'ennemi venait d'être chassé : son but était de le faire traverser aux troupes sous ses ordres. En arrivant sur la hauteur qui domine le village, lorsqu'on en sort par la route de Leipzig, il se trouva en face d'une batterie d'artillerie que l'ennemi venait d'établir pour enfileur la grande route. Le premier boulet qui partit de cette batterie emporta la tête d'un maréchal des logis de cheveau-légers polonais de la Garde : ce sous-officier faisait depuis plusieurs années le service d'ordonnance auprès du maréchal Bessières. Cette perte affligea le duc d'Istrie, qui s'éloigna au galop. Cependant, après avoir examiné quelques instants la position des Prussiens, il revint, accompagné du capitaine Bourjoly, de son mameluk Mizza et de quelques ordonnances et dit, en s'approchant du cadavre : « Je veux qu'on fasse enterrer ce jeune homme ; d'ailleurs, l'Empereur serait mécontent de voir un sous-officier de sa Garde tué dans ce lieu ; car, si ce poste était repris, la vue de cet uniforme persuaderait à l'ennemi que la Garde a donné. »

Un boulet, lancé par la même batterie, l'étendit raide mort à l'instant où il prononçait ces paroles.

Le maréchal remettait sa lunette dans sa poche. Il eut la main gauche, qui tenait les rênes, entièrement fracassée, le corps traversé et le coude brisé. Sa montre s'arrêta, quoiqu'elle n'eût pas été touchée.

Lieutenant-colonel de Baudus,
Études sur Napoléon, Debécourt, 1841, 2 vol.

« Et après une pause et avec l'accent de la douleur, il prononça ses mots : « C'est notre sort... c'est une belle mort. » »

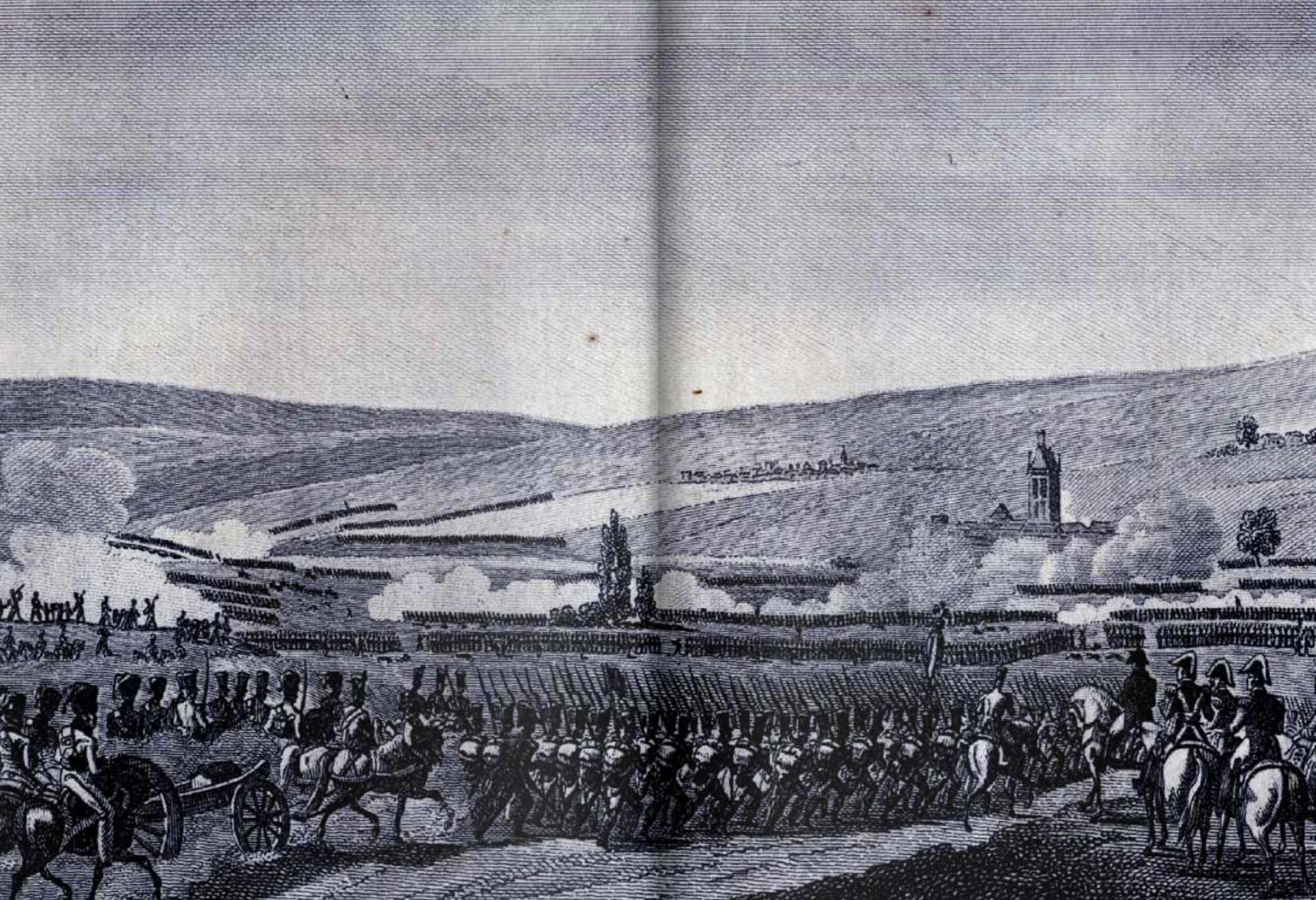
M. LE maréchal prince de la Moskowa, à la tête de son corps d'armée en marche, venait de tourner, suivi de son état-major dont je faisais partie, le village de Rippach, par sa gauche, et s'était arrêté à la hauteur de ses dernières maisons, ayant une large plaine en face et couverte de cavalerie étrangère qui faisait mine de vouloir s'opposer vigoureusement à la continuation de notre mouvement, lorsque M. le maréchal Bessières, arrivant près de M. le maréchal Ney, celui-ci lui dit : « Ah ! te voilà, que viens-tu faire seul ?... Vois !... si ta cavalerie était ici... la bonne besogne. – Je viens de l'envoyer chercher, répondit M. le maréchal Bessières, et elle va venir là, en montrant la terre avec son doigt. » À ce moment même, une bordée d'artillerie fut lâchée sur notre groupe, et comme si elle avait fait long feu, un des derniers coups frappant M. le maréchal Bessières l'enleva de dessus son cheval, le jeta de toute sa

longueur à terre, en même temps que son sang et des lambeaux de chairs, dont je fus couvert en partie, furent projetés de tous côtés ! L'ennemi, dont nous étions très près, s'ébranla alors pour exécuter une charge, et M. le maréchal Ney, tout en donnant des ordres à ses troupes pour bien en recevoir le choc, s'écria : « Il ne faut pas le laisser là !... » Aussitôt, comprenant sa pensée, je me précipitai à bas de mon cheval que j'abandonnai, je m'emparai vite du corps de M. le maréchal Bessières, et en cherchant un refuge quelconque, j'aperçus une espèce de ravin vers lequel je me dirigeai et au fond duquel je ne parvins qu'en me traînant, me roulant avec mon fardeau que je ne pouvais porter. Là, ne pouvant plus rien voir, mais entouré des cris de hurra ! d'en avant ! je saisis mon épée, et soutenant M. le maréchal dans mon bras gauche, j'attendais avec la résolution ferme de me défendre, de périr avec mon mourant, plutôt que de le voir arracher de mes bras et devenir ainsi un trophée pour l'ennemi. Ce fut M. le maréchal Ney qui parut le premier au sommet de mon ravin, lequel me demanda avec vivacité comment était le blessé. « Il a le corps tout déchiré, ses yeux tournent dans leurs orbites, il balbutie, et je ne le comprends pas, lui dis-je. – Tenez, ajouta-t-il, en me jetant une fiole, tâchez de lui en faire avaler un peu. » J'essayai ; mais les yeux très mobiles jusqu'alors se fixant, je vis les paupières se baisser et elles ne se relevèrent plus. « Il meurt ! » m'écriai-je à M. le maréchal Ney, et, après un moment de silence, il me dit : « Il faut l'emporter et cacher sa mort. – Mais il est trop pesant, répliquai-je, je ne puis pas seul. – Je vais vous envoyer quelqu'un, dit-il. » Bientôt

des soldats vinrent et m'aidèrent à le porter dans la maison la plus voisine que je remarquai, et qui se trouva être celle d'un tisserand. Là nous le déposâmes sur un lit. Je lui ôtai son épée et ne trouvai dans ses poches qu'une montre et un mouchoir ; après quoi je le couvris de la couverture du lit du paysan, et comme j'étais à réfléchir sur ce qui me restait à faire, il se présenta un officier pleurant, à qui je demandai, par rapport à son uniforme, s'il était un des officiers de M. le maréchal ; et sur ce qu'il me répondit qu'il était un de ses aides de camp, je lui remis l'épée, la montre et le mouchoir. Je retournai ensuite à mon poste auprès de M. le prince de la Moskowa, à qui je rendis compte de ce qui venait de se passer, et après une pause et avec l'accent de la douleur, il prononça ses mots : « C'est notre sort... c'est une belle mort. »

Lettre du colonel en retraite Saint-Charles, insérée dans le journal *Le Commerce*, du 6 novembre 1839.

◆ DOUBLE PAGE SUIVANTE : *La bataille de Lützen, 2 mai 1813, gravure française du XIX^e siècle.*



BATAILLE DE LUTZEN

2 MAI

« Je ne cache pas que le premier membre que je vis emporter par un boulet me fit une fort désagréable impression. »

LE 2 mai, l'armée se mit en mouvement sur Leipzig, notre corps d'armée faisant l'arrière-garde ; mais l'on s'aperçut que l'ennemi, au lieu de se concentrer sur Leipzig comme on le croyait, faisait une diversion sur la droite de l'armée qu'il cherchait à tourner ; ordre fut aussitôt envoyé au sixième corps d'armée de se porter à travers champs et au pas de course sur la droite, où le général en chef ennemi Wittgenstein avait rassemblé une formidable artillerie et toute sa cavalerie pour couper la retraite des Français, dont le gros de l'armée se trouvait arrêté à Lützen par les forces ennemies.

Nous nous trouvions ainsi, le sixième corps, exposés, afin de protéger le reste de l'armée, à une puissante attaque et fûmes obligés de soutenir de pied ferme et pendant environ quatre heures de temps sept charges de cavalerie, plus une grêle incessante de boulets et de mitraille qui nous décimait. Nous n'avions pour nous soutenir ni artillerie ni cavalerie, l'artillerie ayant été concentrée au centre de l'armée, et la cavalerie, détruite dans la retraite de Russie, n'ayant pu être réorganisée.

Je ne cache pas que le premier membre que je vis emporter par un boulet me fit une fort désagréable impres-

sion et que, malgré toute mon ardeur martiale, je me serais trouvé plus à l'aise à une distance plus respectable des canons ennemis. Je finis cependant par surmonter passablement cette première émotion ; il n'y avait d'ailleurs pas moyen de changer de position ; et, comme on se fait à tout, le spectacle continu des hommes frappés à mon côté, dont les cervelles rejaillirent plus d'une fois sur moi, le tonnerre toujours roulant de centaines de canons, le sifflement des projectiles, les hourras des charges de cavalerie, le bruit de la mousqueterie, les cris des blessés, tout cela causait un assourdissement et une excitation tels qu'on ne songeait plus à sa propre conservation.

Je vis le moment où nous allions être forcés à la retraite ou mis en déroute et tournés par des forces supérieures, affaiblis par un combat si disproportionné ; heureusement alors le corps d'armée du général Bertrand arrivant d'une position éloignée et à marche forcée à notre secours vint appuyer notre droite menacée et faire reculer l'ennemi ; l'avantage restait aussi aux Français à Lützen, centre de l'armée, en sorte que la bataille gagnée, nous eûmes un répit bien nécessaire pour nous rajuster. Je me trouvai fort heureux d'en être quitte pour la contusion que me causa sur la nuque une balle de mitraille frappant de biais sur le collet rembourré de ma capote ; le coup m'avait violemment jeté le nez en terre, et, en me relevant, j'avais eu un avant-goût de mon décès en trouvant mon lieutenant qui s'était mis à la tête de ma compagnie, persuadé que j'étais tué.

La bataille de Lützen fut glorieusement gagnée par une armée de jeunes conscrits, mais l'absence de cavalerie en

rendit nuls les résultats, et si nuls que, craignant la nombreuse cavalerie qu'avait par contre l'ennemi, nous fûmes obligés de passer la nuit formés en carrés sur le champ même de la bataille. Bien nous en prit, car à dix heures du soir et par une profonde obscurité nous entendîmes soudain le piétinement des chevaux, la trompette sonnante la charge, et fûmes cernés par la cavalerie ennemie bien déconcertée de nous trouver sur nos gardes ; la surprise était manquée, et, après avoir galopé deux ou trois fois autour des carrés en déchargeant ses pistolets, elle fut réduite à se retirer laissant de nombreuses victimes du feu de notre mousqueterie.

Nous fûmes opposés dans cette échauffourée à un corps de cavaliers volontaires organisé à Berlin, jeunes gens de bonne famille et supérieurement équipés ; plusieurs vinrent tomber au milieu de nos carrés.

L'expérience d'une grande bataille m'apprit combien y est passif le rôle d'un officier subalterne ; enclavé dans un rang, il n'a le plus souvent que le mérite de la patience, rarement celui du courage actif ; à ce prix le plus lâche peut se croire un héros. Il ne connaît ordinairement ni les lieux, ni la force des armées, ni leur position générale, ni le but des opérations, et il est réduit à s'admirer après coup, pour des exploits dont il ne se doute pas, dans des bulletins boursouflés, tandis que l'honnête bourgeois lisant la gazette, les pieds sur le chenet, sait mille fois mieux que lui ce qu'il a fait lui-même.

Mémoires de Jean-Louis Rieu, Genève et Bâle, H. Georg, 1870.

 DU 2 AU 8 MAI

« Le champ de bataille de Lützen était couvert de morts et de mourants. »

DEPUIS quelques jours, l'ennemi faisait des mouvements pour couper notre petite armée et se porter en avant vers les frontières de la France, mais il fut arrêté dans sa marche par l'arrivée de Napoléon, qui, à la tête de nouveaux corps de troupes, opéra sa jonction en avant de Merseburg, dans la journée du 1^{er} mai, avec celles que commandait le prince Eugène. Dès ce moment, les deux états-majors furent réunis, et je reçus l'ordre de rejoindre le grand quartier général à Lützen.

Je partis de Merseburg avec les ambulances légères dans la nuit du 1^{er} au 2 mai, et nous arrivâmes à Lützen le 2 à onze heures du matin. On entendait déjà sur la droite de notre armée une forte canonnade, et les dispositions très actives se faisaient de part et d'autre pour une grande bataille. Elle se livra, en effet, peu de moments après, avec une grande violence, et sur toute la ligne. En la parcourant, le chef de l'armée, m'ayant aperçu, se dirigea vers moi et m'adressa lui-même ses ordres : « Vous arrivez fort à propos, me dit-il, allez dans la ville choisir les locaux nécessaires pour recevoir les blessés de la bataille qui va se donner, et prenez vos mesures pour leur faire donner tous les secours nécessaires. »

Après avoir déterminé l'emplacement des ambulances et avoir tout disposé pour le pansement des blessés, je revins sur le terrain pour observer les premiers effets de la bataille et placer les ambulances de la première ligne, que je pris en grande partie dans celles de la Garde. Les attaques de part et d'autre furent extrêmement vives, et l'on fut quelques instants dans l'incertitude du succès. Cependant nos jeunes soldats, excités par les exemples de valeur qu'ils avaient sous les yeux et par la présence du chef de l'armée, s'élançèrent avec impétuosité sur les colonnes ennemies qu'ils rompirent et dispersèrent. La victoire nous rendit maîtres du champ de bataille, mit à notre disposition un grand nombre de prisonniers, des pièces d'artillerie et une grande partie des bagages de l'ennemi. Le reste de l'armée coalisée précipita sa retraite sur Dresde, où elle ne s'arrêta point. Elle se contenta de couper le pont de l'Elbe pour se donner le temps de se rallier et de prendre position sur les hauteurs de Bautzen.

Le champ de bataille de Lützen était couvert de morts et de mourants, dont le plus grand nombre appartenait aux Prussiens. Nous allâmes ramasser tous les blessés, tant de l'armée française que de celle des coalisés, et nous les réunîmes dans la petite ville de Lützen qui fut convertie presque tout entière en ambulances. Nous fûmes occupés les deux premières journées et les deux premières nuits à les panser.

Après avoir fait faire le premier pansement de tous les blessés français et étrangers, j'assurai la continuation du service auprès d'eux par un nombre suffisant de chirurgiens, à

qui je donnai les instructions nécessaires pour leur évacuation et leur traitement consécutif. Je me hâtai de rejoindre le quartier général que je ne pus atteindre que le 5 mai, à Codlitz, où l'armée s'était arrêtée. C'est là que l'ennemi aurait pu nous attendre avec sécurité : car cette petite ville commande un défilé de montagnes assez élevées, dont le passage est très difficile. Nous établîmes une ambulance à l'hôpital général, comme étant d'une bonne construction et très spacieux.

De Codlitz nous arrivâmes en peu d'heures sur les collines qui bordent la rive gauche de l'Elbe, et du haut desquelles on découvre la capitale de la Saxe et les montagnes de la Bohême ; c'est un tableau magnifique et extrêmement varié. Les éclaireurs de l'avant-garde nous apprirent bientôt que les troupes ennemies ne s'étaient point arrêtées dans la ville, et qu'après l'avoir évacuée, elles avaient coupé le pont. À cette nouvelle le quartier général et la Garde entrèrent dans la place, et les divers corps d'armée furent campés dans les environs.

Baron D.-J. Larrey, *Mémoires de chirurgie militaire et Campagnes*, Paris, J. Smith, 4 vol., 1817.